

Luc Baptiste

SUR LA ROUTE DU KARAKORAM

Récit

Bleu autour

*À mon ami Hans Snoëck, rencontré en Anatolie,
et qui m'entraîna, en 1989, vers le Pakistan.*

*À Sandrine Mercier,
qui fut de ces aventures, et de quelques autres.*

À mon fils Enki.

fascination

Au terme d'un premier voyage dans le nord du Pakistan et dans le Sinkiang chinois, je suis, de retour à Lahore, enfermé dans mon sac de couchage, malade à ne pouvoir mettre pied à terre, anéanti par la fièvre. Je grelotte, quoique la chambre du Mehraba Hotel soit une étuve. La ville vociférante m'atteint par la fenêtre ouverte. Les effluves des gargotes voisines me suffoquent. Celles, pires que toutes, des étales de mangues sur les trottoirs me soulèvent le cœur. Le ventilateur au plafond refuse de tourner. L'air manque.

Le lendemain, sur la route de l'aéroport, une fois assis et tassé dans un minuscule rickshaw, les cris des vendeurs comme le vacarme des klaxons et des moteurs me paraissent lointains. L'air, bleui par les fumées d'échappement des rickshaws, je le trouve presque pur. Et il se met à pleuvoir ; c'est une pluie chaude qui apaise la fournaise exhalée par l'asphalte. Nous allons quitter le Pakistan. J'avais résolu d'y revenir.

Deux ans plus tard, après une nuit à Karachi, nous avons pris l'avion pour Pékin. Nous avons remonté le Pakistan du sud au nord, survolé le massif du Karakoram avant d'obliquer vers le désert de Gobi. Des couples de Chinois musulmans, de retour de pèlerinage à La Mecque, occupaient les sièges proches. Les hommes avaient des airs doctes, des gestes paisibles, des regards comme des murmures. Dans l'apparence et le comportement de ces fidèles, il me sembla reconnaître quelque chose de la ferveur et de la fermeté que me procurent les grands voyages. Peut-être ce second voyage vers l'Asie centrale tenait-il d'un pèlerinage.

Le pilote annonça que nous allions survoler Gilgit. Le ciel était clair. Je reconnus, depuis le hublot, la petite métropole du nord du Pakistan. Je l'avais tant arpentée, deux ans auparavant, que j'étais capable d'en discerner la topographie. J'identifiai les berges de la rivière, à l'ouest la large ouverture de la vallée, j'imaginai le pont suspendu près de la mosquée. Du ciel je ne pouvais distinguer le pont, mais la rivière, d'un gris brillant sous le soleil, était bien visible dans le panorama raviné que nous survolions. Les contours et la configuration de la ville au débouché de la vallée apparaissaient nettement. C'est un enchantement du voyage que d'avoir en tête la disposition de quelques lieux lointains à la surface du globe. Des images me revenaient, qui me ramenaient deux ans en arrière dans la chaleur sèche de Gilgit. Depuis Pékin nous allions revenir à Gilgit, traverser le désert de Gobi, franchir une nouvelle fois le col de Khunjerab entre Chine et Pakistan, par l'extraordinaire route du Karakoram.

Peu après, nous survolions le cône parfait du K2, dans sa gangue de neige et de glace. À l'entour, des centaines de pics, et des glaciers qui s'étirent comme de longues pistes. Le K2 touchait au ciel : ses arêtes glacées furent soudain toutes proches des ailes de l'avion. Les yeux contre la vitre du hublot, je voulais voir les anfractuosités rocheuses, les murs de glace, les crevasses, la texture des pentes.

Très peu de voyageurs s'aventuraient alors dans cette région du monde en raison des difficultés d'accès, de l'instabilité du Pakistan, de la violence qui y régnait. Des batailles rangées faisaient chaque semaine des centaines de morts à Karachi. Le nord, dont il est question dans les pages qui suivent, était la base arrière et un refuge pour les moudjahidines afghans. À la suite du 11 septembre 2001, on a su que les djihadistes du monde entier s'y donnaient rendez-vous.

Aujourd'hui, peut-être, les djihadistes sont ailleurs. Mais des milliers de madrasas (ces écoles coraniques qui n'ont d'école que le nom) ont été ouvertes dans tout le pays, dressant les enfants contre le cours du monde. Les attentats se sont multipliés et des vallées du nord-ouest, jadis fréquentables, sont aujourd'hui des fiefs fortifiés que le pouvoir ne contrôle plus. Je n'imaginerais plus de pérégriner comme alors, sans protection, de village en village à travers les montagnes.

À ces risques géopolitiques s'est ajouté, le 8 octobre 2005 dans la région de Manshera, un séisme qui a causé, a-t-on dit, soixante-dix mille morts. Sur ces bordures de l'Himalaya, les

villes et villages que nous avons connus ont été dévastés, les routes et pistes – ainsi celles que nous avons empruntées pour atteindre la vallée de Kaghan – ont été détruites. J’ai connu là des villageois – je n’ai pas oublié leurs visages.

De l’autre côté du col de Khunjerab, le Sinkiang, cette immense partie désertique et montagneuse du territoire chinois, était le territoire des Ouïgours mais aussi, sur les marges, des Kazakhs, des Ouzbeks, des Kirghizes, des Tadjiks. De la même façon qu’au Tibet, la Chine installe des millions de travailleurs hans dans ce far-west de l’empire. Les Ouïgours sont désormais minoritaires. Qu’est devenue Kashgar ?

Ces montagnes arides, ces déserts, ces oasis verdoyantes au pied de pentes abruptes – minuscules villages en amont des terres cultivées, rivières qui roulent des eaux grises des dizaines de mètres plus bas, ramures des abricotiers et hautes statures des peupliers qui scintillent dans le soleil comme de précieux rideaux – et l’humanité qui les peuple ont exercé sur moi une fascination qui ne m’a jamais quitté.

Les textes qui suivent ont été écrits à partir de notes prises lors de deux périple dans le nord du Pakistan et le Sinkiang en 1989 et 1991. La route du Karakoram, entre Rawalpindi au Pakistan et Kashgar en Chine, ouverte alors depuis peu, fut mon axe de navigation. Elle est un corridor entre les massifs de l’Hindu Kush et du Pamir à l’ouest, de l’Himalaya, du Karakoram et des monts Kunlun à l’est. On y côtoie des sommets parmi les plus hauts de la planète. On y fréquente des

hommes – pas des femmes – de divers peuples, tous musulmans, des sunnites et des chiïtes, des hommes de la parole, ne sachant souvent ni lire ni écrire, des hommes en guerre, ou presque, victimes plutôt que guerriers, parfois bardés d’armes et de munitions, des soldats devant des barrages la nuit, des policiers se méfiant des foules. Les haines qui agitent les hommes d’un bout à l’autre du monde, on les retrouve là, d’un village à un autre, d’une vallée à une autre, parfois de la rive d’une rivière à l’autre, dans un usage domestique et mesuré de la guerre. Au long de la route du Karakoram, l’humanité est aussi peu apaisée que la géologie, aussi peu docile.

Dans la conversation de voyage, on grossit les mots et parfois les choses, on magnifie, on dessine à l’emporte-pièce des personnages qui se sont trouvés sur notre chemin, des bons et des affreux. Ce sont des contes que les voyageurs se communiquent : chacun est le héros de son histoire, les obstacles sont source d’émotions et de paroles. De la vérité de ces expériences rapportées, on ne sait finalement rien mais on les retiendra parfois et on les répètera. Ainsi se tisse une trame indéfinie de récits qui sont l’ordinaire et parfois l’extraordinaire du voyage.

Sur ma route du Karakoram, je veux être pour le lecteur ce compagnon de petits moments dans le lointain. Je rapporte des bribes d’histoires, et des images – textes, et photographies. J’aime les mots qui décrivent, qui conservent des visions. Ce sont les adjouvants de mes nostalgies et, sur le moment, la drogue sans laquelle le voyage n’est que traversée.

